

II. — Études pluridisciplinaires en économie africaine

Jacques Binet *



La Science économique, par ses moyens propres, rend compte des phénomènes de la macro-économie. Elle est parfaitement à l'aise dans le monde industriel dont elle permet de prévoir l'évolution. Mais lorsqu'elle se trouve confrontée avec un monde non industriel, son efficacité se trouve diminuée : les petits entrepreneurs ou les artisans sont mal informés, ils s'adaptent médiocrement à des changements d'orientation ou à des croissances brutales. Les agriculteurs évaluent mal leurs prix de revient, ils sont sentimentalement attachés à des terres qu'ils refusent d'échanger. Si l'on se met du côté des consommateurs, on est bien obligé de convenir que leurs réactions sont plutôt sentimentales que logiques.

Aussi des disciplines nouvelles se sont-elles créées pour l'étude de ces aspects particuliers : l'économie domestique, l'économie rurale se donnent des objectifs originaux et emploient des méthodes particulières : études de budgets familiaux ou de niveaux de vie, études de nutrition, études de motivations permettent une approche de la micro-économie.

Dans l'ensemble, le monde sous-développé ne semble pas pour l'économie classique un sujet d'étude facile. Certaines méthodes y sont peu satisfaisantes. Comment parler de « Produit National » dans des États où une économie moderne, industrielle ou minière, côtoie une agriculture sur brûlis où la houe est le seul outil.

Pour l'étude comme pour l'action, il devient indispensable d'utiliser d'autres méthodes. L'économie porte toute son attention sur les choses produites ou vendues, sur l'outillage qui permet d'assurer fabrication ou distribution. Il devient indispensable d'étudier l'homme, mais il est difficile de le considérer uniquement comme producteur ou consommateur. Oublier ses autres qualités serait une mutilation. Et l'on est amené à insérer dans l'économie des éléments différents fournis par d'autres disciplines. A moins que l'on ne fasse de la psychologie économique et de la sociologie économique des études distinctes.

I. PSYCHOLOGIE ÉCONOMIQUE

Certes les fondateurs de l'économie politique avaient bien vu le rôle central de l'homme. Ils avaient même établi le portrait d'un homo economicus. Le schéma était valable — au moins dans ses grandes lignes — dans l'aire d'influence de la civilisation occidentale, au XVIII^e, au XIX^e et au début du XX^e siècle.

Des transformations ont pu, ici ou là, modifier les traits d'ensemble. Mais il convient de s'affranchir de tout préjugé ethnocentrique. Peut-on affirmer que la psychologie économique de l'Indien actuel est semblable à celle de l'Anglo-Saxon de 1850 ? La civilisation islamique a connu très tôt un développement commercial et quasi-industriel. Mais la condamnation rigoureuse du prêt à intérêts n'y a-t-elle pas été plus durable que dans l'Europe chrétienne ? Les idées religieuses d'abandon à la Providence ont été répandues en milieu occidental. Leur impact en Orient n'a-t-il pas été plus fort ?

Pour les civilisations négro-africaines, les lacunes de notre connaissance sont telles et l'inadéquation de nos idées si évidente qu'une discipline nouvelle s'impose. Il faut tenter d'en cerner le but, de définir le sujet et de rechercher des méthodes appropriées.

L'objet est l'étude des réactions psychologiques face à l'économie. Mais il faut souligner qu'en marge de cette étude, une action se dessine. On peut tenter d'aménager l'économie

Fonds Documentaire

* Directeur de Recherche, Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer, Abidjan.

N° : 102391
Cote : B

Date : 1 FEVR. 1983

77
2391
B

en fonction des attitudes psychologiques décelées; par exemple, selon la hiérarchie des besoins ressentis par le public, l'État (ou les commerçants) orienteront fabrications ou importations.

On peut également chercher à utiliser les réactions psychologiques pour développer l'économie. C'est ce que font les publicitaires lorsqu'ils appliquent les recherches de motivations pour « lancer » un produit. Une action plus désintéressée est concevable si l'on veut convaincre le public de se mieux nourrir, d'adopter des outils, des semences ou des engrais. On peut enfin chercher à éduquer la masse pour qu'elle accepte le développement économique dans son ensemble ou pour qu'un obstacle précis se trouve effacé.

Tout cela comporte évidemment des dangers. D'une part, il n'est pas évident que les intérêts des consommateurs, ceux des producteurs, et ceux des États soient toujours semblables. On risque toujours de favoriser les uns aux dépens des autres. Dans l'hypothèse de pays sous-développés, un danger particulier menace. Il est toujours à craindre que les économies les plus fortes — celles du monde industrialisé — ne pèsent sur les moins fortes. Importations et exportations peuvent si l'on n'y prend garde, être organisées au profit des plus puissants.

À l'intérieur même, les entreprises internationales risquent en se développant de gêner ou de faire périr des entreprises locales. Il est enfin un danger plus subtil. La civilisation économique technicienne a par sa puissance une vertu de rayonnement telle qu'elle peut s'imposer et stériliser tout effort de renouvellement. Cela serait d'autant plus fâcheux qu'elle est discutée dans ses méthodes — aussi bien celles du capitalisme libéral que celles du socialisme étatique — tout comme elle est discutée dans ses buts de consommation et de production matérielles indéfiniment croissantes.

Ces dangers ne doivent pas être sous-estimés, mais on peut y parer. Par une meilleure connaissance des faits à travers la recherche, on doit donner aux responsables des éléments de décision aussi complets que possible. Il faut respecter scrupuleusement le pouvoir de décision et d'orientation appartenant aux pouvoirs publics. On peut enfin aider le public à prendre conscience de la diversité des options et de l'importance des choix quotidiens.

Susceptible d'être utilisée à des fins diverses, la psychologie économique ne peut donc être maniée sans précautions. Mais toutes les recherches — et toutes les activités humaines en sont là. — Elles peuvent être utilisées pour le bien comme pour le mal, pour la libération de l'humanité ou pour son asservissement.

Tous les contacts entre psychologie et économie fournissent des sujets d'étude. Les exemples qui en sont donnés ici, dans le domaine de la connaissance, de l'affectivité, de la volonté n'ont pour rôle que de montrer des directions.

Une première constatation s'impose, dans le domaine de la rationalité. L'Afrique Noire dispose rarement des outils nécessaires. Les instruments de mesure y sont peu employés. Sans être inconnue, la pesée n'était traditionnellement utilisée que pour les métaux précieux. Tout s'évaluait en volumes, mais les pots ou les corbeilles servant d'unité n'étaient pas semblables et variaient d'une famille à une autre. Depuis la pénétration européenne, des boîtes de fer blanc (boîte de cigarettes ou de sauce tomate), des bouteilles (bouteille de bière), des sacs permettent de prétendre à une relative exactitude. Les termes du vocabulaire juridique sont souvent peu précis et l'on rencontre des langues où « donner » et « prêter », « louer » et « vendre » se rendront par le même mot.

Il est bien évident que si la population avait éprouvé le besoin d'exprimer des notions précises, la langue lui aurait fourni les moyens de cette précision.

On pourrait penser que les connaissances économiques sont insuffisantes. Souvent, en effet, clients ou producteurs africains semblent penser que les prix sont fixés par des

instances lointaines auprès de qui ils n'ont pas d'action. Pourtant une enquête précise menée au Gabon m'a permis de constater que les sujets interrogés avaient des idées fort exactes sur le mécanisme des prix : chacun sait que les prix peuvent monter s'il y a pénurie, que les commerçants profitent des fêtes pour effectuer des hausses, qu'ils élèvent leurs tarifs lorsque, les ouvriers ayant perçu leurs salaires, la monnaie est abondante. Connaissant tout cela d'ailleurs les acheteurs s'en souciaient fort peu.

Possédant peut-être les principes de l'économie politique, les Africains ont de médiocres connaissances sur les faits. Comment le planteur camerounais aurait-il des idées sur le tonnage de cacao disponible au Ghana et dont la masse va influencer sur les prix du marché de New York? Beaucoup ignorent même à quoi peuvent servir les produits qu'ils vendent aux Blancs. Il y a une quinzaine d'années, j'ai beaucoup étonné des villageois en expliquant que les palmistes servaient à faire de la margarine. Aussi, ignorant l'utilisation, le marché consommateur, les services concurrents, ils renoncent à rien comprendre des variations du prix de leurs produits.

Deux traits mériteraient une exploration approfondie : le sens de la prévision et l'aptitude à organiser. On croit souvent que les Africains ne prévoient guère. Auraient-ils une crainte superstitieuse d'usurper sur un demain qui n'appartient qu'à Dieu comme disait Hugo? Manqueraient-ils d'imagination au point de ne vivre que dans le présent? Refuseraient-ils par insouciance de se préoccuper de l'avenir? L'enquête montre qu'il y a des hommes prévoyants. Une faible minorité à vrai dire. Dix pour cent peut-être des sujets, songent à l'avenir de leurs enfants et cherchent comment leur assurer une vie prospère : les uns mettent leur confiance dans l'instruction qu'ils procurent à leur fils, les autres songent à leur laisser en héritage des biens immobiliers, des maisons, qui continueront à être louées à bon prix. L'enquête, il est vrai, concernait Libreville où les logements sont très demandés. Le sens de la prévision, indispensable dans toute économie un peu élaborée, n'est donc pas absent.

Le sens de l'organisation est-il fréquent? Dès qu'il s'agit de travaux de quelque importance, d'affaires de quelque envergure il est indispensable d'organiser, de répartir les tâches, de contrôler l'exécution pour améliorer le rendement, économiser temps, matériaux et fatigue. Il serait utile de voir les possibilités des sujets interrogés en ce domaine.

L'examen des fonctions psychologiques sous l'angle de la raison exigerait que l'on étudie l'aptitude des sujets à dépasser la routine, à vaincre inertie et traditions, à modifier ses activités. En effet, cette souplesse d'adaptation est utile pour permettre aux producteurs de suivre l'évolution du marché ou de la technique, pour permettre au travailleur de suivre le marché de l'emploi... La richesse d'imagination serait à explorer.

A côté de la rationalité, la psychologie économique suppose l'étude de toutes sortes d'éléments affectifs, qu'ils soient engendrés par l'économie comme les jalousies nées de la différence des niveaux économiques, qu'ils soient utilisés par l'économie comme les motivations que la publicité cherche à faire jouer, qu'ils soient à la source même de la vie économique comme l'émulation ou le désir d'acquérir du prestige ou des biens quelconques. L'attitude devant la nature permet de montrer clairement la réaction des sentiments sur l'activité économique. D'une façon générale, l'homme de culture occidentale a bonne conscience lorsqu'il impose à la nature sa domination. De tous temps, il a défriché, détourné des ruisseaux pour irriguer, construit des digues... Beaucoup de Noirs au contraire, se sentant fraternellement proches de l'univers, hésiteront à entreprendre de telles mises en valeur, comme ces paysans baoulés qui, selon le P. Guerry, s'excusent de meurtrir la terre en l'ouvrant aux semences. Les Musulmans pensent comme les Européens, puisque leur droit qualifie de « vivifiées » les terres cultivées, alors que sont dites « mortes » celles qui sont incultes. A travers la littérature européenne, la nature apparaît le plus souvent maternelle; à travers les contes négro-africains elle est peuplée d'êtres mystérieux, souvent

inquiétants. L'homme y est un visiteur toléré mais jamais un maître. Tout cela s'explique parfaitement. Mais il ne faut pas s'étonner si les cultivateurs africains n'ont pas le même esprit conquérant, la même désinvolture et la même efficacité que les pionniers américains.

En Europe, l'émulation, l'esprit de compétition peut amener le producteur à faire de son mieux. En Afrique, elle sera en général inefficace : faire autrement que les autres, les dépasser, est de mauvais goût. Le désir de se singulariser, de sortir du groupe apparaît contre nature à ces hommes qui apprécient la chaleur de la communauté. Susciter les jalousies est d'ailleurs dangereux dans une culture où la sorcellerie est toujours menaçante... On devine que dans un tel milieu une pédagogie basée sur l'émulation ou une économie basée sur la concurrence ne trouverait pas sa pleine efficacité. L'envie existe toujours certes, mais celui qui s'y laisse aller le fait avec une impression de culpabilité qui donnera à son succès un relent de mauvaise action. L'attitude envers le progrès est évidemment différente dans le monde occidental, formé par le christianisme à attendre un avenir apocalyptique triomphal, et dans un monde tribal, où le temps des ancêtres est forcément meilleur que le présent puisque les ancêtres sont quasi divins. L'idée de progrès est difficilement admise et, là encore, celui qui veut dépasser la tradition est déchiré : adopter le modernisme occidental, c'est renier ses ancêtres, les trahir en quelque sorte : on comprend l'auto-agressivité qui découle souvent de choix aussi traumatisants. Des psychologues estiment que les Africains déchirés entre deux cultures se sentent inconsciemment coupables, s'ils réussissent selon les normes occidentales, et peuvent accepter, ou même rechercher, dans la profondeur de leur inconscient, échec, erreur, rupture.

La volonté, après la raison et le sentiment, mérite évidemment l'intérêt de l'économiste. Tous les planificateurs se sont heurtés à une inconnue difficile à préciser : l'énergie d'une population. Les historiens rencontrent le même facteur lorsqu'ils évoquent par exemple le dynamisme des Romains de la grande époque face aux États hellénistiques. Outre des éléments médicaux ou nutritionnels n'y a-t-il pas là un aspect psychologique susceptible de nous intéresser ici ? Il est peut-être impossible de mesurer l'énergie mentale des hommes mais on peut tenter de savoir s'ils en consacrent beaucoup aux questions économiques. En montrant à des Gabonais des photos assez floues pour laisser quelque liberté d'interprétation, j'ai pu recueillir ce que les images évoquaient pour eux. Beaucoup d'intervus y retrouvent des problèmes d'ordre social, parlent de camaraderie, de relations familiales, d'institutions villageoises ou étatiques. Mais les réponses portant sur l'aspect économique, sur la production, la vente... sont moins nombreuses. Tout semble donc se passer comme si les sujets consacraient moins d'attention, d'intérêt à l'économie, comme s'ils orientaient leur « énergie mentale » plutôt vers la sociologie que vers l'économie. Il semblait en outre qu'un certain « malaise sanitaire » était perceptible : les sujets évoquaient des idées de maladies, de mort, de dangers divers, de faim ou de soif. Si l'on en croit, pourtant, les statistiques disponibles, l'état sanitaire du Gabon est très bon, malgré une croissance démographique modérée. On peut donc penser que le dynamisme des habitants se trouvera freiné et ne s'orientera pas en premier lieu sur l'économie.

Le sens des responsabilités qu'il est si malaisé de définir, ne joue vraisemblablement pas en Afrique comme en Europe. Il ne peut en être autrement parmi des populations où la croyance à la magie est vive, où l'on estime que l'homme est enserré dans un tissu de forces, sur lesquelles il agit, mais qui agissent aussi sur lui. L'attitude envers l'autorité et en particulier l'autorité paternelle n'est pas sans influence elle aussi. Toute agressivité envers les autorités, envers les « pères », est fortement refoulée par la plupart des cultures. L'acceptation d'une hiérarchie sociale et d'une certaine dépendance en découle. Si l'individu revendique son autonomie et prend quelques distances vis-à-vis de son groupe, il le fait en se sachant coupable. Aussi les relations ont-elles une tonalité toute morale et affective, dont l'intrusion dans le monde technique moderne est fort gênante. A la limite, tout se passe comme si l'ouvrier estimait que toutes les maladresses ou fautes d'inattention sont sans

importance du moment qu'il continue à respecter ingénieurs ou patrons. Des psychologues expliquent que la faute est rarement intériorisée : ce sont les circonstances, des agents extérieurs, des malchances, qui l'expliquent.

Aussi n'est-il pas rare qu'un homme se laisse abattre par des échecs. La chance, pense-t-il, l'a quitté et il ne peut plus rien faire de bon. Tous ces traits ne sont certes pas inconnus dans la mentalité occidentale. Mais ils sont ici plus nombreux et prennent une valeur statistique.

Dans ce domaine des actes volontaires, la psychologie économique devra accorder un intérêt particulier à la prise des décisions et à leur stabilité. Cette question est cruciale en effet, à un moment où on parle d'africanisation. Rien n'indique que les patrons ou les cadres supérieurs africains aiment à prendre leurs décisions dans la solitude du cabinet. L'examen des institutions coutumières montre que, dans beaucoup de cas, le chef écoute longuement la discussion du peuple et laisse la décision mûrir lentement jusqu'à ce qu'une unanimité se dégage. Une telle méthode, forcément assez longue, est-elle toujours possible ? Il est rare que l'on se heurte en Afrique à une décision absolument irrévocable. Le droit coutumier n'est pas partisan des solutions claires et rigoureuses. Tout est un peu flou et, à la faveur de cette imprécision, on peut manœuvrer, reprendre, améliorer. Il n'est pas certain que le monde économique ou technique moderne puisse accepter des méthodes aussi accommodantes, mais la population noire y voit une marque de l'exigence, de la dureté des Blancs et en souffre.

Chercher les moteurs ou les freins à l'activité économique est du plus haut intérêt. Les employeurs européens se basant sur leurs réactions personnelles pensent parfois que la critique peut être un aiguillon pour un subalterne timoré, inattentif ou paresseux. Et ils s'étonnent de trouver devant eux un homme affolé, et perdant totalement pied. L'ouvrier n'a pas assez confiance en lui pour agir s'il pense n'avoir plus l'estime de son chef; il n'a pas assez de force pour faire face au « défi » et remonter.

D'autres hésitent à complimenter de crainte de donner trop de confiance en soi à un agent. Des éloges publics, des appels à l'émulation, des primes restent sans effet. Beaucoup d'Africains préfèrent ne pas « percer » ne pas se « faire remarquer » pour éviter de se couper d'avec la masse.

En effet, alors que la plupart des Occidentaux sont heureux de s'affirmer au moins en paroles — beaucoup d'Africains se sentiront plus à l'aise dans un groupe. Des projets de paysannat fort bien conçus ont échoué parce que les animateurs escomptés, ne vivant plus dans leur communauté naturelle, attendaient secours et aide de ceux qui les avaient « distingués ».

Sans prétendre traiter la question, ces quelques exemples montreront, je l'espère, qu'une question se pose. Aussi bien pour la volonté que pour l'affectivité ou la rationalité, l'homo economicus des Noirs est différent de celui des Blancs.

Il va sans dire que toute vue globale de la psychologie économique cacherait des différences individuelles énormes. L'Afrique d'hier était peut-être pétrée par les traditions, figée dans l'imitation des ancêtres. Les coutumes dirigeaient les actes de chacun. L'étude ethnologique ou sociologique, dégageant les normes directrices de la société, rendait à peu près compte de tout. Mais avec la prise de conscience des individus, les nuances deviennent indispensables et la psychologie individuelle ou sociale manifeste son utilité.

L'économiste sera amené à constater que des cultures ou des ethnies, des groupes ou des individus, sont plus ou moins habiles à commercer, à produire, à spéculer. Chacun sait, dès à présent, que certains peuples monopolisent des branches d'activité. Les connaissances restent sommaires et il faut les accroître.

Il faut également mesurer les différences individuelles en étudiant les personnalités qui ont réussi dans la vie économique, celles qui se sont orientées dans d'autres sens...

Pour mener à bien ces études, il faudra adopter des méthodes diverses, la réalité à atteindre étant elle-même très variée — psychologie individuelle ou sociale, psychologie du conscient ou de l'inconscient.

L'anthropologie économique peut donner une description des faits et des institutions. Ses documents peuvent être analysés, demême qu'il sera possible de revoir sous cet aspect toutes sortes d'éléments récoltés dans la littérature orale, le droit, ou la linguistique. Collecter des vocabulaires de termes économiques et rechercher leur étymologie serait profitable. On constaterait par exemple que diverses langues ne disposent pour désigner foire ou marché que de mots dérivés des langues européennes (makit, maketi, etc...). En Myéné le mot ikasa (marché) dérive de l'apportement qui réunissait les bateaux à la plage. On peut en conclure, au moins provisoirement, que les échanges son tout récents. Le portrait du commerçant, du vieillard économiste, de l'homme prestigieux tel qu'il nous est livré par les contes ou les poésies est révélateur d'un état d'esprit.

Bien entendu le questionnaire, outil à tout faire des Sciences Humaines, reste indispensable. Il a ses défauts cependant : en particulier, il enferme l'enquête dans un monde de conscience claire et de logique où les restes de la culture scolaire risquent de prendre un relief démesuré. Pour ma part, j'ai tenté de mettre sur pied une batterie d'images laissant une certaine liberté à l'imagination des sujets. Il est possible d'obtenir ainsi des expressions plus ou moins stéréotypées, d'atteindre un niveau de conscience modelé par la vie sociale. Par moments, d'ailleurs, on voit le sujet se laisser aller à s'exprimer plus profondément. Il se projette dans les images et rêve un peu. Un phénomène singulier se révèle alors. Souvent il s'agit d'une projection familiale plutôt qu'individuelle. « Je donnerais cette femme à mon frère ». « Je placerais cet atelier dans mon village... ».

La psychanalyse serait certainement utile. On sait, depuis Freud, les liens qui existent entre la thésaurisation, l'or, et le complexe anal. Le complexe d'Oedipe, la séparation d'avec la mère par le sevrage jouent un rôle éminent dans la construction de la personnalité. Les civilisations négro-africaines n'ont guère été étudiées encore sous ces aspects; il est à peu près évident que les choses y sont différentes de ce que nous connaissons à travers les cultures issues de la Méditerranée grecque ou proche orientale.

Avec la psychologie économique dont j'essaie ici de donner une très vague esquisse, le domaine de l'économie serait envahi par une masse de disciplines nouvelles. Cette invasion ne serait pas, il faut bien l'avouer, une simplification pour le chercheur ou pour le praticien : elle le contraindrait à une pénible exploration. Mais elle correspond à une nécessité. L'économie n'est pas seulement une affaire de capitaux, de machines ou de produits. Les hommes sont les agents et les buts essentiels : ce sont eux qui produisent ou organisent la production. Ce sont leurs besoins qu'il s'agit de satisfaire. Le développement, greffe de l'économie mondiale sur les économies encore frustes des pays africains, ne peut se faire que si l'économie devient pleinement humaine.

Ici se pose d'ailleurs un autre problème à la fois philosophique et pratique. Notre économie moderne a engendré une certaine civilisation technicienne. Riche certes et dynamique, elle n'est pas pour cela parfaite. Elle a exigé que l'homme lui sacrifie beaucoup de valeurs peut-être importantes. D'autres solutions, d'autres choix, sont toujours possibles. Ici ce n'est plus au chercheur de trancher, mais aux hommes politiques et aux peuples eux-mêmes.

2. SOCIOLOGIE ÉCONOMIQUE

L'intrusion de la psychologie est nécessaire à toute étude économique, particulièrement en pays sous-développé. Une prise en considération analogue de la sociologie économique

s'impose. Théoriciens comme praticiens en éprouvent le besoin. Ne faut-il pas savoir avec précision qui produit et qui consomme si l'on veut connaître les revenus ou les niveaux de vie, les possibilités d'accroissement de la production ou les besoins. En étudiant les emplois du temps, l'économiste croit pouvoir trouver beaucoup d'heures disponibles. Mais il ne doit pas oublier qu'elles sont souvent consacrées par les villageois à des cérémonies, à des fêtes, à des discussions destinées à assurer la cohésion du groupe. Cette cohésion paraît plus importante qu'une production supplémentaire. Le calcul est probablement judicieux, même en termes monétaires : l'entente et la solidarité permettent d'obtenir l'aide des voisins, pour les travaux urgents, l'assistance aux malades ou aux vieillards. C'est là et non dans l'argent que les Africains cherchent la sécurité.

Habitué à calculer en termes d'échanges, l'économiste comprend mal les cadeaux innombrables qu'il enregistre. Eux aussi ont pour rôle de maintenir dans le groupe un esprit de bienveillance, plus important que tout échange matériel.

Du côté des praticiens, chacun sait que mille difficultés peuvent naître de l'inadaptation aux groupes sociaux. En pays de droit matrilinéaire, des cultivateurs ont refusé de faire des travaux d'aménagement : « pourquoi, disaient-ils, nous fatiguer à construire des clôtures sur des terres qui ne reviendront pas en héritage à nos fils mais à nos neveux. » Ailleurs, d'autres refusent traction attelée ou motoculture parce que ces techniques nouvelles supprimant l'utilité du travail collectif, le paysan modernisé se coupait de ses voisins.

Économie et sociologie s'influencent réciproquement. L'existence d'une anthropologie économique le montre : cette discipline étudie les pratiques et les institutions des peuples sans écriture en matière de production, d'échanges, d'institutions... On comprend mal que l'anthropologie arrête ses investigations à la limite du monde moderne. Mais en chaque anthropologue, un archéologue sommeille. On étudie une société sous-développée avec l'arrière-pensée de chercher ce qu'elle était dans sa pureté, avant le contact de l'Europe. On oublie ainsi que toute société s'adapte sans cesse en digérant des nouveautés, en se confrontant avec des efforts originaux.

Nous sommes souvent pris dans des perspectives européennes et adoptons pour les Sciences Humaines, les découpages que propose notre esprit analytique. Peut-être aussi répugnons-nous à mélanger ce qui est matériel, comme la production agricole ou le commerce, avec ce qui est spirituel comme les liens familiaux. Peut-être répugnons-nous à mélanger ce qui est gratuit, danses ou art, avec ce qui est lourd de conséquences monétaires. Peut-être enfin, matérialistes malgré nous, hésitons-nous à confondre des choses « sérieuses » qui se traduisent en tonnes et en millions avec des sentiments ou des raisonnements mystiques.

Mais s'agissant des Sciences Humaines africanistes, il faudrait tenter de découvrir comment les Africains effectuent un découpage dans la masse des connaissances. Pour eux semble-t-il, l'économie n'existe pas séparément : production et consommation se confondent avec la sociologie familiale, tandis que marchés et échanges intérieurs seront décrits, par les vieux des villages, en même temps que les cérémonies tribales ou les rencontres inter-ethniques.

Vrai pour la séparation entre les disciplines, ce principe de soumission à la pensée locale se retrouverait plus net encore à propos des concepts qui y sont utilisés. Lorsque l'économiste européen parle de bénéfice ou de profit, il songe à une masse de monnaie. Dans la pensée africaine il s'agit souvent d'une acquisition de prestige ou d'influence sociale. Le premier travail du chercheur sera donc de peser les termes qu'il emploie et de donner des équivalences précises.

Pour y parvenir, tout un travail d'anthropologie économique serait à faire. Nos connaissances sont minces sur les échanges, la circulation des richesses, sur les monnaies et leur

signification profonde, sur les pratiques commerciales... Un certain nombre de ces institutions ont déjà disparu devant le commerce tel que le conçoivent Occidentaux ou Orientaux et leur analyse sérieuse devient difficile.

Avant d'évoquer les méthodes d'une sociologie orientée vers l'économie, il faut préciser les sujets à aborder.

Pour accrocher leurs projets de modernisation économique, les agents de développement cherchent souvent à connaître l'organisation sociale des groupes sur lesquels ils veulent agir, à utiliser en quelque sorte la sociologie pour faire progresser l'économie (ou pour l'expliquer).

L'opération est malaisée. Partant du fait que la famille et le village sont très communautaires, on a cru que les Africains trouveraient dans la coopérative un cadre commode. En fait les choses ne se sont pas passées aussi bien. Là même où des associations traditionnelles se livraient à des activités économiques, il n'est pas toujours facile de les moderniser, d'intensifier leurs opérations en fournissant du crédit par exemple. Il y a deux mondes, celui de la coutume où l'on respecte ses partenaires, où l'on est honnête et travailleur et celui des Blancs où l'on se débrouille parfois avec des procédés douteux. Pourtant, au Cameroun, une expérience de crédit à caution mutuelle n'a pas été sans intérêt, parmi les Bamilekés. En tout état de cause, l'étude des réseaux de solidarité est du plus haut intérêt : souvent en effet ils sont utilisés comme réseaux commerciaux. Ce n'est pas par hasard que des griots ou des « laobés » jouent le rôle de courtiers sur de nombreux marchés de bétail. De tout temps ces castes ont eu un rôle d'intermédiaire.

En Nigéria, des propriétaires d'entrepôts ont une fonction plus complexe encore : mettant en relation acheteurs et vendeurs, ils peuvent garantir la solvabilité des uns ou des autres, se faire leurs mandataires sur les marchés, répondre pour eux devant les pouvoirs publics... Les vieux liens tribaux ou classiques se mettent ici au service du commerce.

La structure des entreprises africaines montre la même tendance : elle est calquée sur celle de la famille. Le commerçant qui veut étendre ses affaires n'agrandit pas sa maison de commerce, il fonde une autre boutique dont il confie la gérance à un frère ou à un fils. Lorsqu'il a besoin de personnel en qui il puisse se fier, il fait appel à ses parents. Intéressés comme lui au succès de l'affaire, puisque c'est leur bien autant que le sien, il peut espérer qu'ils seront intègres et actifs. Espoir parfois déçu d'ailleurs.

Ce caractère familial est peut-être surimposé. Beaucoup d'entreprises semblent liées à celui qui les a fondées. Lorsqu'il en est ainsi, on peut penser que l'idée de personnalité morale, d'une entreprise qui a sa vie propre est difficilement concevable. Aussi ne peut-on guère imaginer que les commerçants feront passer les intérêts de leur maison avant les leurs propres. Il y a peu de chances de trouver des entreprises sans cesse perfectionnées, étendant leur puissance, servies par des générations successives. Aussi les investissements massifs et durables ne sont-ils pas très fréquents. Il y a vraisemblablement là une difficulté particulière au développement en Afrique : les personnes privées même si elles sont riches, ne songent guère que leurs entreprises puissent leur survivre. Il sera intéressant de chercher si les mesures prises en Côte-d'Ivoire pour un développement de type libéral modifieront cet état d'esprit.

Le contrat de travail, qui lie ouvrier et patron est également vécu selon les normes traditionnelles. L'ouvrier, comme le patron africain y voient un lien social complexe plutôt qu'un échange, limité d'une part à un certain labeur, d'autre part à une rémunération. Lorsqu'on examine les conditions d'emploi de travailleurs agricoles, on a souvent l'impression qu'ils sont pris dans la famille. Le Ouolof du Sénégal fournit à ses navetanes (travailleurs saisonniers) logement, nourriture et terrain. Un peu partout on a l'impression de se trouver devant des contrats d'adoption, ou d'incorporation « d'étrangers », devant l'octroi de

« tenures » féodales, pour prendre les termes du droit moyenâgeux, plutôt que devant des contrats strictement limités à la location des heures de travail.

Les liens qui rattachent un homme à son « pater familias » sont complexes et engagent affectivement tout son être. Il est tenu moralement de se dévouer et est en droit d'attendre un appui et une sécurité totales. Reportant sur un employeur africain un état d'esprit de ce genre, qui mène au paternalisme, le travailleur va se trouver totalement frustré dans une entreprise du type européen. D'une part il ne trouvera guère cette atmosphère humaine qu'il escompte. L'entreprise se refuse à sortir du domaine professionnel. Parfois dans les mines ou les camps forestiers, les ouvriers logés par l'entreprise ou dans son voisinage immédiat forment une agglomération distincte où le « patron » pourrait faire figure de seigneur. Mais il ne tient pas à ce rôle qui l'écarte de son souci essentiel. Le paternalisme n'est pas valorisé et trouve mal sa place dans la société moderne où les fonctions sont clairement réparties, où les hommes sont juridiquement égaux et dans des pays où les cadres d'entreprises ne font que des séjours limités dans le temps. Le salarié africain ne trouve donc pas l'appui qu'il escomptait.

Parmi les faits que la sociologie économique doit étudier, et qui sont engendrés par la transformation de l'économie, il y a tout d'abord ce qui tourne autour des leaders africains. Une nouvelle force est en train de naître, dont il faut voir l'origine, les liens avec les autres pouvoirs, la puissance. Sommes-nous en présence d'une classe sociale naissante; quels sont ses rapports avec les diverses catégories de la population ?

De même qu'il faut étudier l'état d'esprit des Africains devant l'économie moderne, de même il faut étudier les groupes sociaux que cette économie va engendrer ou les perturbations qu'elle apporte au fonctionnement des groupes anciens.

Les méthodes de cette étude ne sont pas vraiment différentes de celles de la sociologie classique. Il ne s'agit pas ici d'une discipline entièrement nouvelle comme pour la psychologie économique; cependant il faut insister sur deux points. Le premier est l'intérêt que présentent tous les faits d'acculturation. Pour la sociologie économique, il n'y a pas de mauvais informateurs, de sujets sans intérêts : le témoignage d'un homme jeune a autant d'importance, ou plus, que celui d'un vieillard. L'étude d'une équipe de football est aussi intéressante ou plus que celle d'un rituel d'initiation. Le second point à signaler en ce qui concerne la méthode, est évidemment l'importance des faits économiques précis et chiffrés. Souvent les Africains décrivent des normes, des tendances générales. Faute de mesures, le sociologue ne discerne pas ce qui est important et ce qui ne l'est pas. Les faits traditionnels — l'orthodoxie — prend aux yeux de l'informateur un relief plus grand que les pratiques nouvelles. Aussi des études chiffrées de budgets familiaux, d'inventaires de marchés... sont-elles le complément indispensable de tous les principes théoriques que mettent en avant les informateurs... A travers une telle documentation, on constaterait probablement que la solidarité de la famille traditionnelle et peut-être même celle du ménage est en voie de se rompre. Jadis les services étaient réciproques, l'homme faisant les abattis, la femme semant et récoltant. En milieu urbain, les femmes ne cultivent plus. Utilisent-elles au profit de la communauté les résultats de leurs activités commerciales ou artisanales, consacrent-elles davantage de temps à leurs travaux domestiques ou éducatifs ? Du simple fait de cette répartition nouvelle des tâches et des projets, toute la sociologie familiale peut être bouleversée.

Il est trop évident que nous ne pouvons qu'aborder ici des sujets immenses. Il faut constater que l'économie telle qu'elle a été orientée par deux siècles d'études ne fournit pas une voie d'accès satisfaisante pour la compréhension et pour l'action en Afrique. La vue qu'elle offre est trop étroitement circonscrite et l'on se heurte sans cesse à des difficultés imprévues. Il faut donc réviser nos conceptions, étendre nos sujets d'étude, adapter nos méthodes. Se borner comme en Europe à l'étude des flux de produits, de monnaies...

ne suffit pas, il faut étudier les populations concernées. Leurs besoins et leurs aspirations, leurs aptitudes et leurs idéaux ont une importance décisive.

Autant que nous puissions le savoir, l'homme africain est autant épris de totalité que l'homme européen est amateur de classifications et d'analyses. Soucieux d'harmonie avec l'univers, l'Africain s'oppose à l'Européen qui prend à l'égard de l'univers une attitude de domination.

L'Afrique va donc rendre au monde et en particulier au monde formé par la Science un service indispensable. Elle oblige à une remise en question de l'économie. Alors que la pente naturelle des choses entraîne vers un développement de plus en plus matériel, il nous faut chercher « pourquoi, à quelles conditions, dans quel but, sous quelles limites... ». Non pas que le développement économique soit mauvais ou inutile : il serait déraisonnable de le prétendre, mais parce qu'il faut en peser l'orientation et les modalités pour le rendre plus humain.